

# LA PIERRE DU DIABLE

CONTE DE NOËL

**J'**AVAIS bien huit ans que je n'avais pas encore assisté à la messe de minuit ; et, cependant, j'étais enfant de chœur !

Mais mon excellente mère, dans sa tendre sollicitude extrême pour son premier né, n'avait jamais voulu céder sur ce point à mes prières, non plus qu'aux demandes réitérées que je n'avais eu garde de lui faire adresser par M. le curé, notre voisin et notre ami.

Or, le 24 décembre 18... comme il était de coutume de le faire chaque année ce jour-là, après le souper, les amis de la famille vinrent passer la veillée à la maison, pour attendre la messe de minuit.

On mangea des marrons en buvant du cidre ; puis on prit une tasse de thé, et l'on partagea plusieurs oranges.

Vers dix heures, lorsqu'on entendit les premiers pas des gens des hameaux arrivant dans le bourg, la conversation devint générale et porta naturellement sur la fête du jour de Noël.

En ce temps-là, bien qu'il n'y ait guère longtemps encore, on croyait dans nos pays, ou plutôt on ne se gênait pas pour faire montre de ses croyances.

Aussi, n'était-ce point avec ces airs de scepticisme et d'incrédulité, voire de raillerie, qu'on rencontre partout de nos jours, aussi bien à la campagne qu'à la ville, que les hommes parlaient de la religion, de ses dogmes, de ses mystères et de ses pratiques.

Chacun, au contraire, s'en entretenait avec respect, sans toutefois, comme c'était le cas pour la grande fête de Noël, que la plus franche gaieté cessât de présider à l'entretien.

La conversation était alors comme le reflet de ces vieux airs, enjoués, naïfs et pieux à la fois, que chantaient nos pères, et que, depuis des siècles, les bergers entonnaient, au milieu du silence de la nuit froide de décembre, en se rendant à la messe de minuit.

Je me rappelle encore quelques-uns de ces vieux "Noëls" que ma mère fredonnait souvent pour m'endormir, et que ce soir-là, les bergers des hameaux, en passant devant notre porte, chantaient à perte d'haleine, pendant que leurs sabots résonnaient en cadence sur la terre durcie par la gelée.

Les bandes joyeuses se succédaient d'instant en instant, plus nombreuses à mesure qu'approchait l'heure de l'office divin, faisant entendre les joyeux refrains, tout imprégnés de la joie causée au monde par la venue du Sauveur.

Mon père en vint alors tout naturellement aux légendes de Noël.

Alors mon attention fut plus grande encore.

Je m'approchai tout doucement de ma mère, et me serrai vivement contre elle, comme pour lui demander de me protéger, si les personnages mystérieux qui figuraient dans les récits que faisait mon père venaient à paraître.

Parmi ces légendes, il en était une surtout qui me causait une bien grande frayeur, chaque fois que je l'entendais raconter.

Il y avait, non loin de chez nous, derrière le jardin, un petit bois qu'on appelait le *Bois des Brosses*. D'où lui venait ce nom ? Je ne l'ai jamais su. Mais ce que je savais, pour l'avoir entendu dire par les gamins de mon âge, c'est que dans ce bois se trouvait une grande pierre plate, plus grande et plus large que la porte de l'école, polie et blanche en dessus comme du marbre, qu'on appelait la *Pierre du Diable*.

Sur ce point, j'étais plus ferré en étymologie qu'en ce qui concerne le nom du bois, et mon père ne m'apprit rien quand il raconta la légende suivante :

"Pendant la nuit de Noël, dit-il, au moment où le prêtre prononce le premier mot de l'Évangile de la messe de minuit, la pierre blanche se soulève et laisse libre l'entrée d'un souterrain, dans lequel se trouvent entassés des monceaux d'or et de pierres précieuses, de véritables trésors enfin. Alors, tout chrétien peut pénétrer dans le souterrain, et prendre d'or et de pierres tout ce qu'il veut. Mais il doit se hâter de regagner l'entrée, car au moment où le prêtre dit les derniers mots de l'Évangile, la pierre reprend sa place primitive et ferme l'entrée du souterrain, dans lequel le malheureux reste à jamais enfermé.

— On dit même, ajouta une de nos voisines, avec une certaine frayeur dans la voix, que c'est ainsi que sont morts deux ou trois hommes du pays, qui ont disparu subitement et qu'on a jamais revus."

Et la brave femme cita les noms de ces infortunés, que la cupidité avait sans doute conduits dans le souterrain mystérieux du Bois des Brosses et qui n'en étaient jamais sortis.

On pense si je prêtais une oreille attentive à la conversation.

Assis sur un tabouret à côté de ma mère, dont je tenais la robe dans ma main, au moment où la voisine parla des malheureux hommes disparus dans le souterrain, je me serrai si fort contre elle que la pauvre femme s'aperçut de ma frayeur,